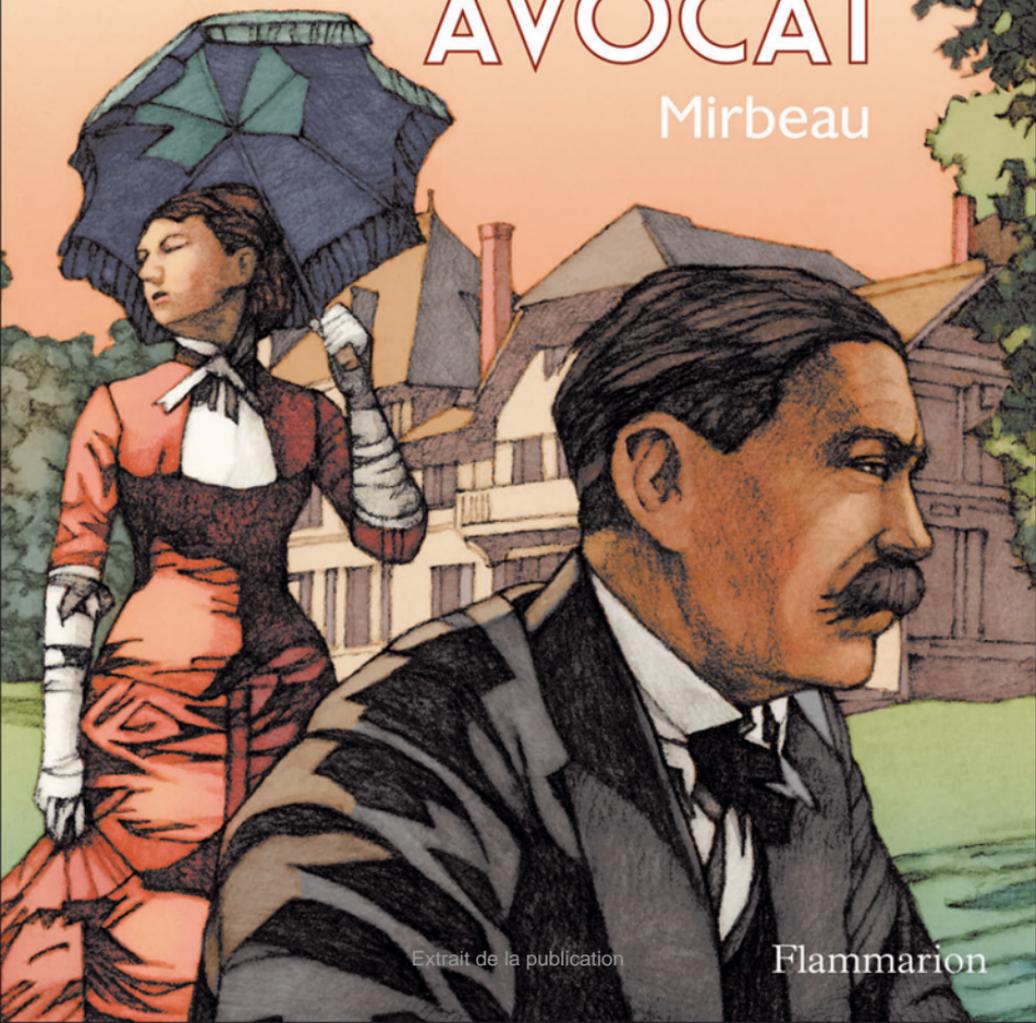


ÉTONNANT *iss!mes*

MÉMOIRE POUR UN AVOCAT

Mirbeau



Extrait de la publication

Flammarion

MÉMOIRE POUR UN AVOCAT

Mirbeau

Une belle villa au bord de la mer... les retrouvailles entre Clotilde et son amant promettent d'être délicieuses ! Pourtant, au fil des jours, la jeune femme se révèle de moins en moins tendre avec son compagnon.

Les héroïnes de ce recueil sont toutes à son image. Jeanne est une jolie blonde qui, ses noces à peine terminées, se renferme mystérieusement en elle-même, au grand dam de son époux. Quant à Laure, elle sombre doucement dans la folie, s'obstinant, malgré les mises en garde bienveillantes de son conjoint, à vouloir traverser un pont qui n'existe pas !

Chez Mirbeau, la vie de couple ressemble à une **mécanique bien réglée** qui soudain **se grippe** et révèle la **fragilité** d'un **bonheur** construit par deux êtres que tout sépare...

Les quatre nouvelles de ce volume (« Mémoire pour un avocat », « Clotilde et moi », « Le Pont » et « Veuve ») invitent à redécouvrir l'œuvre d'un écrivain souvent méconnu et pourtant salué par les plus grands, de Tolstoï à Apollinaire, en passant par Zola.



ÉTONNANT *iss!mes*

MIRBEAU

Mémoire pour un avocat
et autres récits

Présentation et choix des textes
par ÉLISE CHEDEVILLE

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2012.
Étonnantissimes, une série
de la collection « Étonnants Classiques »
ISBN : 978-2-0812-8106-6

Redécouvrir Mirbeau

Né en 1848 dans le Calvados, à Trévières, et mort à Paris en 1917, Octave Mirbeau est une figure assez méconnue du XIX^e siècle. De celui qui fut journaliste et polémiste redouté, critique d'art aiguisé et écrivain engagé, maniant aussi bien le genre théâtral que le roman, on ne retient souvent qu'une seule œuvre, *Le Journal d'une femme de chambre* (1900), adapté de nombreuses fois au théâtre et au cinéma, notamment par Jean Renoir en 1946, puis par Luis Buñuel en 1964, avec Jeanne Moreau et Michel Piccoli.

Mirbeau est pourtant une personnalité atypique et haute en couleur parmi les hommes de lettres de la Belle Époque. Élevé chez les jésuites, un temps monarchiste, il devient rapidement réfractaire à toute idéologie. C'est sur le mode de la critique, plus exactement du pamphlet, qu'il entame sa carrière littéraire en 1882, avec *Le Comédien*. Un an plus tard, il fonde *Les Grimaces*, un journal de combat dénonçant les faux pas des hommes politiques et les scandales étouffés par une presse acquise à leur cause. Y sont reproduits des articles antisémites que Mirbeau se

reprochera ensuite vivement d'avoir écrits, en particulier lors de l'affaire Dreyfus (où il prendra au contraire la défense du capitaine juif qui, faussement accusé d'espionnage au profit de l'Empire allemand, sera arrêté en 1894). Dans les trois premiers romans qu'il signe de son nom, *Le Calvaire*, *L'Abbé Jules* et *Sébastien Roch*, publiés entre 1887 et 1890, s'expriment son sens aigu de l'observation et l'exigence stylistique qui vont caractériser l'ensemble de son œuvre. Romancier, conteur et nouvelliste à succès, il triomphe aussi au théâtre, avec *Les Mauvais Bergers* (1897) et *Les affaires sont les affaires* (1903). Dans ses textes, Mirbeau ne cesse de s'attaquer aux grandes mystifications politiques, religieuses et sociales de son époque, prenant comme cible principale la bourgeoisie, classe dominante de la fin du siècle. En témoigne son fameux *Journal d'une femme de chambre*.

Critique des puissants et satire d'une classe sociale émergente, l'œuvre de Mirbeau met aussi en scène une parole de l'intime, qui passe au crible les sentiments et la psychologie du couple et entre très souvent en résonance avec le parcours personnel de l'auteur.

Lorsqu'il écrit « Mémoire pour un avocat », qui paraît dans *Le Journal* du 30 septembre au 18 novembre 1894, Mirbeau est au plus mal : il est en proie à une crise existentielle où se mêlent pessimisme, dégoût et sentiment d'impuissance face aux turpitudes politiques et aux injustices sociales, et il traverse une grave crise conjugale. Peu après la liaison destructrice qu'il a eue avec une femme galante, une certaine Judith, Octave Mirbeau a rencontré

Alice Regnault, une actrice, dont il a fait sa maîtresse, et qu'il a épousée en 1887, malgré les réserves de son entourage. Femme de tête, ayant investi intelligemment dans les affaires, se piquant d'art et d'écriture, Alice Regnault apporte à l'écrivain la sécurité financière dont il a besoin. Cependant, leur mariage se transforme bientôt en enfer pour Mirbeau : à travers « Mémoire pour un avocat », on peut lire son asservissement conjugal. Le dernier récit de notre recueil, « Veuve » (publié en 1899), bien que plus léger et plus ironique, anticipe la trahison dont il sera victime après sa mort : une tromperie non pas adultérine mais intellectuelle, puisque sa femme fera paraître un faux *Testament politique* de son mari au lendemain de son décès. Les relations conflictuelles au sein du couple sont encore le sujet de deux nouvelles reproduites dans ce volume : « Le Pont » (1895) et « Clotilde et moi » (1899).

Dans chacun de ces textes, la femme apparaît sous son plus mauvais jour. Faut-il pour autant accuser notre auteur de misogynie ? Il est vrai que nombre de ses œuvres déconstruisent la femme idéale, bonne et vertueuse, telle qu'on la trouve chantée par les poètes, les dramaturges et les romanciers. Mirbeau montre le sexe féminin comme un être dominateur, insensible, cruel, dépourvu de sens moral, capable de tout pour combler ses désirs et soumettre l'homme. Cependant, il ne faut pas s'y tromper : loin d'encenser ce dernier, Mirbeau le décrit comme un individu faible, sans courage, infidèle en amitié, peu lucide sur lui-même, hypersensible, affichant un romantisme désuet, souvent niais, incapable de prendre une décision

ni d'agir, abdiquant sans cesse, se complaisant dans son rôle de victime – par veulerie ou par masochisme – tout en désespérant de son impuissance à agir. Ses personnages masculins sont tellement sentimentaux ou de mauvaise foi qu'ils en deviennent comiques, sinon ridicules ; et l'ironie de l'auteur est parfois plus violente envers l'homme qu'envers la femme, particulièrement cinglante dans les dernières lignes de « Mémoire pour un avocat » ou dans celles de « Veuve ».

Mirbeau serait-il donc misanthrope ? Disons plutôt que, dans toutes ses œuvres, l'écrivain propose une vision sans fard de la société et que la vie de couple n'échappe pas à son regard critique. De ce point de vue, on peut le rapprocher de son contemporain Georges Feydeau qui, dans un autre registre, avec beaucoup plus d'humour et de légèreté, pointe du doigt les faiblesses de la société frivole, hypocrite et bien-pensante de la fin du XIX^e siècle et, à travers elle, les relations hommes-femmes. Parue la même année que « Mémoire pour un avocat », la pièce *Un fil à la patte* s'articule autour d'une impossible rupture.

Mirbeau paraît soucieux de mettre en valeur l'écart et l'incompréhension s'immisçant entre l'homme et la femme, deux êtres naturellement « opposés » et que la société unit alors que, semble-t-il indiquer, leur différence originelle induit une souffrance existentielle, intime, cruelle, quand ils sont liés l'un à l'autre. Dans la lignée de Stendhal (1783-1842), Mirbeau voit dans l'amour une forme de cristallisation – l'amoureux se fabrique une image illusoire à partir de détails plaisants. Mais cette

idéalisation de l'être aimé se brise soudain, confrontée à une réalité crue qui détruit l'idée de l'amour et le réduit à n'être qu'une construction de l'imagination.

Le regard sans complaisance, sans préjugés ni censure que Mirbeau porte sur l'homme et la société explique l'hostilité à laquelle il se heurta à son époque, et peut-être aussi l'oubli dans lequel il est quelque peu tombé. Pourtant, bien des voix autorisées (Tolstoï, Zola mais aussi Apollinaire) ont fait son éloge. Elles nous invitent aujourd'hui à redécouvrir une plume singulière, brillante et pénétrante.

Mémoire
pour un avocat
et autres récits

Mémoire pour un avocat

I

Mon cher Maître,

Vous m'avez demandé de vous fournir ce que vous appelez « des éléments » pour la plaidoirie que vous devez prononcer dans mon instance en divorce.

Les voici.

Je vous les envoie tels quels, un peu pêle-mêle, il me semble. Mais avec la grande habitude que vous avez de déchiffrer les dossiers les plus compliqués, vous aurez vite fait de rétablir l'ordre qui manque à ces notes hâtives.

Je vous l'ai dit, et je vous le répète ici, ne vous attendez pas à des récits dramatiques ou croustilleux¹, ainsi qu'en comportent d'ordinaire ces procès. Je n'ai rien à reprocher à ma femme, du moins rien de ce que la loi et les bienséances mondaines peuvent considérer comme

1. Piquants.

délictueux ou attentatoire à¹ l'honneur d'un homme. Sa conduite fut toujours parfaite, et je crois bien – c'est là qu'est le côté défectueux de l'affaire – que jamais une mauvaise pensée, jamais un désir impur n'entra dans son âme. Elle se montrait, même avec moi, très réservée – très indifférente, devrais-je dire – sur cette sorte de choses. J'ajoute que, souvent, j'eus à souffrir de sa naturelle froideur, car elle est très jolie, et j'étais plein de passion.

Ce que je reproche à ma femme, c'est de comprendre la vie d'une façon autre que moi, d'aimer ce que je n'aime pas, de ne pas aimer ce que j'aime ; au point que notre union, loin d'être un resserrement de sensations pareilles et de communes aspirations, ne fut qu'une cause de luttes perpétuelles. Je dis « luttes », et j'ai tort. Ce mot définit très mal notre situation réciproque. Pour lutter, il faut être deux, au moins. Et nous n'étions qu'un seul, car j'abdiquai, tout de suite, entre les mains de ma femme, ma part de légitime et nécessaire autorité. Ce fut une faiblesse, je le sais. Mais que voulez-vous ? J'aimais ma femme, et je préférerais l'effacement momentané de ma personnalité maritale à la possibilité de conflits immédiats que tout, dans le caractère de ma femme, me faisait prévoir dangereux et violents, irréparables peut-être. Cela remonte au jour même de notre mariage.

1. Portant atteinte à.

Il avait été décidé que nous ferions un voyage dans le midi de la France. Ma femme s'enthousiasmait à cette idée.

« Oh ! le Midi ! disait-elle... Le ciel bleu, la mer bleue, les montagnes bleues... Et tous ces paysages de lumière que je ne connais pas, et qui doivent être si beaux ! Comme je serai heureuse, là-bas !... »

Et elle battait des mains, la chère âme, et elle rayonnait de joie, comme un petit enfant à qui l'on a promis de merveilleuses poupées.

Je me félicitais, et tout le monde autour de nous, dans nos deux familles, se félicitait, que j'eusse élu une âme si parfaitement concordante à la mienne, car nous aimions les mêmes poètes, les mêmes paysages, la même musique, les mêmes pauvres. Nous partîmes, comme il est d'usage, après la cérémonie.

À peine installée dans le wagon que j'avais retenu à l'avance et décoré de ses fleurs préférées, ma femme tira de son nécessaire de voyage un livre et se mit à lire.

« Ma chère Jeanne, insinuai-je tendrement, ne trouvez-vous pas que ce n'est guère le moment de lire ?

— Et pourquoi ne serait-ce pas le moment ? » fit-elle d'un ton et avec des regards que je ne lui connaissais pas, et qui donnèrent à son visage une expression de dureté imprévue...

Je répondis, troublé :

« Mais, chère petite femme, parce que nous avons, ne vous semble-t-il pas, bien des choses à nous dire... maintenant que nous sommes seuls, tout à fait !... »

— Eh bien ! mon ami, je ne vous empêche pas de les dire... »

J'éprouvai un froid au cœur, un froid douloureux. Ce livre m'était, réellement, comme une personne qui se fût maladroitement interposée entre ma femme et moi. Et cette voix qui me parlait, une voix brève et coupante, je l'entendais pour la première fois. Et elle me rendait, pour ainsi dire, cruellement étrangers ce visage charmant, cette bouche, ces yeux, ces cheveux, toute cette fraîcheur de jeunesse, toute cette beauté d'amour, autour de quoi mes rêves avaient si follement, si gravement, si infiniment vagabondé. Je demandai, en tremblant, car j'avais alors la sensation de je ne sais quoi de lointain, entre ma femme et moi :

« Et quel est donc, cher petit cœur, ce livre que vous lisez avec tant d'attention ?... »

— Le dernier roman de M. de Tinseau ! fit-elle.

— Oh !

— Comme vous avez dit : “Oh !” Il ne vous plaît pas, M. de Tinseau ?

— Pas beaucoup... je l'avoue...

— Moi, je l'adore... Je trouve qu'il écrit divinement... »

Puis, tout à coup :

« Que ces fleurs entêtent ¹, mon ami !... »

1. Incommodent par leur parfum.

Et les détaillant, un peu étonnée, comme si elle ne les eût pas encore remarquées, elle ajouta, d'une voix de reproche contenu :

« Tant de fleurs, mon ami !... Mais c'est de la folie !
— Ce n'est pas de la folie, Jeanne, puisque vous les aimez ! »

Elle répliqua :

« Je n'aime pas les prodigalités¹. »

Durant le voyage, jusqu'au soir, je tentai vainement d'intéresser son esprit aux paysages que nous traversions... Elle levait, un instant, les yeux vers la portière, et les rabaisait ensuite sur son livre en disant :

« C'est très joli... Des arbres, des champs, des maisons, comme partout !

— Jeanne, Jeanne, ma chère petite Jeanne, m'écriai-je, je voudrais que vous aimiez la nature... Je voudrais voir votre âme s'exalter aux beautés de la nature...

— Mais certainement, mon ami, j'aime la nature... Comme vous êtes drôle ! Et pourquoi me dites-vous cela avec une voix si déchirante ?... Je ne peux pourtant pas me passionner à des choses que je vois tous les jours ! »

La nuit vint... Ce fut un désenchantement pour moi... Je ne trouvai rien des ivresses que je m'étais promises.

1. Dépenses excessives.

Le lendemain se passa à Nice, en promenades délicieuses, dans les rues, au bord de la mer, à travers les montagnes. La nouveauté de ces horizons lumineux, la douceur changeante de la mer qu'une petite brise agitait légèrement, l'inhabitude de ces spectacles urbains qui font, de cette curieuse ville, une sorte de gare immense ou de gigantesque paquebot en route vers on ne sait quelle folie, tout cela dissipa un peu ce que, la veille, j'avais entrevu de menaçantes nuées sur le front de ma femme, et dans le ciel profond de ses yeux. Elle fut gaie, d'une gaieté méthodique, il est vrai, et qui craint de se dépenser toute en une seule fois, d'une gaieté sans émotion, sans une de ces émotions qui vous révèlent tout à coup, par l'entremise d'un visage heureux, ce qui s'allume de flammes de joie cachée, de trésors de bonté enfouis dans le cœur d'une femme. Mais je ne m'attardai pas à des réflexions inquiétantes sur cette réserve que je m'efforçai de prendre pour de l'élégance d'esprit. Nous rentrâmes à l'hôtel le soir, tard, un peu fatigués, un peu grisés ¹ par cette chaleur, par cette lumière.

Son manteau et son chapeau enlevés, ma femme s'installa devant une table, tira de son nécessaire une foule de petits carnets, un encrier, une plume et me dit :

« Maintenant, soyons sérieux... Qu'avez-vous dépensé, aujourd'hui, mon cher trésor ? »

1. Étourdis.

Je fus abasourdi par cette question.

« Je n'en sais rien, mon amour... répondis-je... Comment voulez-vous que je le sache?... Et puis, vraiment, est-ce bien l'heure ?

— C'est toujours l'heure d'avoir de l'ordre ! formula-t-elle... Voyons, rappelez-vous. »

Ce fut une longue et fastidieuse besogne.

Les comptes terminés et la balance¹ établie, il arriva qu'il manquait dix francs, dix francs dont on ne pouvait retrouver l'emploi ! Ma femme fit et refit les comptes, la bouche soucieuse et le front obstiné, un front où, dans la pureté radieuse d'un épiderme nacré, se creusaient deux plis horribles, comme en ont les vieux comptables.

« Parbleu ! je me souviens, m'écriai-je pour en finir avec une situation qui m'était douloureuse, ce sont les dix francs de pourboire que j'ai donnés au garçon du restaurant.

— Dix francs de pourboire ! s'exclama ma femme. Est-ce possible !... Mais je pense que vous êtes fou... »

Et, après m'avoir longtemps examiné d'un regard aigu, d'un regard inexprimable, où il y avait plus encore d'étonnement que de blâme, elle ajouta :

« Voilà ce que je craignais... Vous n'avez pas d'ordre, mon ami... Vous ne savez pas ce que c'est que l'argent, mon cher trésor... Eh bien ! dorénavant, c'est moi qui

1. Différence entre les dépenses et les recettes.

aurai les clés de la caisse... Ah ! nous serions vite ruinés, avec vous... Dix francs de pourboire !... »

Se levant, après avoir remis méthodiquement carnets, encrier et plume à leur place respective dans le nécessaire, elle me tapota les joues, et moitié tendre, moitié grognonne, elle dit :

« Oh ! vilain petit mari qui ne sait pas ce que c'est que l'argent ! »

Cette nuit-là – la seconde de notre mariage –, nous nous endormîmes comme un vieux ménage.

II

Je ne vous ferai pas le récit de ces quelques semaines passées dans le Midi pour célébrer notre mariage. Les mille détails de mon asservissement conjugal, tous ces menus faits quotidiens, par quoi s'acheva l'abandon de mon autorité – non seulement de mon autorité, mais de ma personnalité morale – entre les mains d'un autre, encombreraient ces notes de redites inutiles et fatigantes. Ce que je puis vous dire, c'est que je revins de ce voyage, que j'avais rêvé si plein de bonheur, de fantaisies¹ généreuses, de voluptés violentes, complètement annihilé². J'étais parti avec quelque chose de moi,

1. Caprices.

2. Anéanti.

*Dans la même série,
pour le lycée*

ALAIN MONNIER, *Tout va pour le mieux !*

MARCELLE SAUVAGEOT, *Laissez-moi*

ZOLA, *Comment on se marie*

Les Coquillages de M. Chabre, suivis de Naïs Micoulin

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHRN000317.N001
Dépôt légal : juin 2012